Ce Journal ne doit pas être crié

L'Insurrection Arménienne

Dès le jour où le gouvernement turc ordonna le désarmement général des Arméniens, on comprit tout de suite qu'on était à la veille des grands massacres. Les vêpres arméniennes de 1895-96 et celles d'Ardana en 1909 étaient des leçons trop dures pour être vite oubliées. La défense s'organisa. Les Zeitouniots de Cilicie, les montagnards de Chatukh, les fiers Sassouniots, et même les paisibles gens de Moucho les artisans et citadins de Van formèrent des bataillons de la mort, tous résolus à vendre chèrement leur vie. Non seulement partout on refusa de livrer les armes et les déserteurs, mais chaque essai de perquisition des villages arméniens tenté par des autorités turques donna lieu à des rencontres sanglantes entre les gendarmes et les Arméniens.

Le premier engagement eut pour cause l'outrage d'un officier turc qui hospitalisé par un Arménien de Chatakh, déshonora la femme de son hôte. Les paysans vengèrent cet affront en massacrant l'officier coupable et son escorte.

Dès lors la lutte fut générale. On se battait partout où il y avait une injustice à réparer, un crime à venger, un village à défendre, des prisonniers à délivrer. La ville de Van, la capitale de la dynastie arménienne Ardzrouni, prit en main la défense nationale, et trois membres du parti Daschnakzouthioun, Aram, Isckhan et Vramian, se mirent à la tête du mouvement. Bientôt Ichkhan fut assassiné traitreusement, Vramian arrêté par surprise et exilé, le vaillant chef Aram resta seul pour conduire la défense. La ville de Van fut assiégée par dix mille réguliers turcs et kurdes. Les barricades et les tranchées s'élevèrent. Et malgré les protestations du consul italien, M. Sporto, le vali Szevded Pachr ordonna le bombardement de la ville.

Tandis que ces événements tragiques se déroulaient en Arménie turque, au-delà de la frontière, dans l'Arménie russe, au Caucase, un souffle ardent de patriotisme animait la population arménienne. Partout se formaient des comités de défense nationale, partout on commençait à ramasser les fonds nécessaires d'abord pour soulager la misère immense de centaines de mille de réfugiés arméniens qui en plein hiver se sauvaient vers le Caucase, et ensuite pour organiser les corps des volontaires.

Encouragée par le gouvernement russe et par le vice-roi du Caucase, la jeunesse arménienne répondit à l'appel de la nation et des milliers de jeunes gens accoururent de toutes parts pour voler au secours de leurs frères au delà de la frontière. Les étudiants et les élèves des collèges même abandonnèrent leurs études pour rejoindre les corps des volontaires.

Des chefs expérimentés, tels qu'Andranik, Vardan, Kerri, tous des vaillants commandants des haïdouks arméniens, se mettaient à la tête des volontaires, dont le nombre arrivait bientôt à près de dix mille.

Ainsi, les Arméniens du Caucase, outre les cent mille réguliers qui étaient déjà sur les divers front, mettaient à la disposition de l'armée russe des corps de volontaires équipés et entretenus à leurs frais. Et cette petite armée arménienne, résolue, et animée par l'espoir de la délivrance de l'Arménie turque, durant toute la campagne du Caucase, rendit des services inestimables à l'armée russe. Les journaux de Pétrograd et de Moscou sont unanimes à célébrer la vaillance, l'esprit d'abnégation, l'énergie combative des volontaires arméniens. Et dans la grande bataille de Sarikamich, et surtout dans celle de Diliman ils se distinguèrent particulièrement. Et ce furent ces deux grandes batailles décisives qui permirent à l'armée russo-arménienne d'avancer vers le centre de l'Arménie, vers Van.

Pendant ce temps la lutte faisait toujours rage à Van et ses environs. Le chef Aram conduisait ses bataillons contre les Turcs, et au bout d'un mois (7 avril-7 mai) arrivait enfin à briser la force de résistance de ses ennemis et les chassait vers Biblis. Jours inoubliables pour les Arméniens, car après cinq siècles de servitude dégradante et dure, le peuple martyr, par ses propres forces, chassait ses oppresseurs et hissait le drapeau national sur la citadelle d'une des capitales de l'antique Arménie.

Trois jour après cet événement mémorable arrivaient les Russes. Les Arméniens les reçurent à bras ouverts, et le chef Aram ouvrit largement les portes de la ville pour l'entrée solennelle de l'armée russe. Les jeunes filles jetaient des roses sur leurs parcours et la population poussait des hourras enthousiastes dans l'espoir que cette fois-ci le grand rêve national, l'autonomie de l'Arménie, allait se réaliser.

Certes, la tâche n'est pas encore terminée, les Turcs sont encore maîtres de la plus grande partie de l'Arménie, mais les Arméniens prévoient déjà la fin de la domination ottomane et sont prêts à faire tout leur possible pour hâter cet événement historique, qui sera en même tempa la réalisation de leurs aspirations nationales, l'autonomie de l'Arménie.

Il est heureux de constater que jusqu'à présent la Russie, la grande intéressée dans la question arménienne, n'a pas l'air de s'opposer à la réalisation des revendications arméniennes. Certains faits, dont la divulgation aurait pu paraître indiscrète et prématurée, permettent aux Arméniens d'espérer. Aussi redoublent ils d'energie et de concours pour seconder les efforts de l'armée russe au Caucase afin de délivrer l'Aménie.